Il y a là un curé qui a le dévouement, la largeur de vue, l'énergie et tout l'esprit d'initiative d'un véritable homme d'état. Dans la conception comme dans l'exécution d'un projet, il n'est pas embarrassé par les liens et les tiraillements de l'intérêt personnel, de l'ambition politique, ou de mesquines susceptibilités individuelles. Il a, en outre, l'avantage de posséder autour de lui des hommes très-intelligents, supérieurs, qui ont su noblement mettre de côté les anciennes rivalités de parti pour embrasser la grande politique qui veut avant tout le développement du pays. Les premiers, ils ont mis l'épaule à la roue et c'est pour cela qu'ils ont mérité d'être cités comme modèles par M. White, modèles à imiter, dit-il, dans le Haut Canada. Ils n'épargnent rien dans la poursuite de leurs plans: le dévouement et le sacrifice sont pour eux une affaire de tous les jours. Ils viennent d'en donner une preuve éclatante. On leur offre un chemin de fer; ils en demandent un depuis trois ou quatre ans; on le leur offre gratis et de suite; ils sont prêts à payer cinquante, peut-être soixante mille piastres pour celui qu'ils réclament depuis longtemps. Cependant, ils refusent les offres séduisantes de M. Brydges! Pourquoi? Parce qu'ils voient clairement que ces offres cachent un piège et que le résultat des efforts tentés par la nouvelle compagnie si elle réussissait, serait de tuer le Canada Central, d'enlever au Nord de l'Ottawa, au Bas-Canada, les immenses avantages qu'ils retireraient du chemin, tel que Sir Hugh Allan et la vieille compagnie veulent et peuvent le bâtir. C'est parce que les gens de St. Jérôme ont compris cela, ont préféré les intérêts du Bas-Canada aux leurs, que les hommes de la finance et de la politique les admirent et vont les voir. C'est aussi pour cela que tout le Bas-Canada, et notamment tout le nord du St. Laurent et de l'Outaouais encourageront et appuieront Sir Hugh Allan, la compagnie dont il est le Président et les citoyens éclairés et vraiment patriotes du petit mais noble village de St. Jérôme.

J. A. MOUSSEAU.

M. GENDRON.

Nous avons lu avec plaisir les articles que "*Le Courrier de St.-Hyacinthe*" a publiés au commencement du mois à propos des accusations portées contre M. Gendron concernant le prétendu enlèvement de certaine requête. Ce n'est pas que nous en ayons eu besoin pour croire à la parfaite innocence de M. Gendron: nous ne l'avons jamais pour un instant cru capable de l'acte qu'on lui reprochait, comme au reste M. Bachand l'avait lui-même hautement proclamé à la face de la chambre et du pays. Il est fâcheux qu'il n'ait pas poussé jusqu'au bout ce noble courage.

Quant à M. Gendron, il a fait plus que son devoir: il pouvait se contenter de nier et d'attendre la preuve que ses accusateurs auraient dû tenter. Cette preuve ne venant pas par la bonne raison qu'elle ne pouvait pas être faite, il vient de forcer, par ses amis du "*Courrier*," ses ennemis dans leurs derniers retranchements. Il a fait ce qu'il est souvent difficile de faire: il a prouvé une négative. En termes plus clairs, il a péremptoirement prouvé que non seulement il n'était pas coupable, mais qu'il était même impossible qu'il le fût. Il a écarté jusqu'au soupçon de présomption qui pouvait planer sur lui en établissant que sa loi sur le chemin de fer projeté accordait à St. Hyacinthe tout ce que demandait, et même plus que ne demandait la fameuse pétition qu'on l'accusait d'avoir subrepticement enlevée. La leçon est dure pour ceux qui ont conseillé et porté l'accusation: nous le regrettons pour eux. Mais il n'est pas mauvais que les choses tournent ainsi. L'exemple profitera à d'autres. On se fait trop facilement dans ce pays une habitude de calomnier impunément les hommes publics.

J. A. MOUSSEAU.

SILHOUETTES LITTÉRAIRES.

J. C. Taché — G. de Boucherville — LaRue — Gérin-Lajoie — Fréchette — Routhier — Lemay — Chauveau — L'abbé Casgrain — Alfred Garneau — David — Marchand — Fabre — Carle Tom — Marmette — E. Gérin-Sulte — Dunn — Mousseau — Faucher de Saint-Maurice — Montpetit — Bourassa — L'abbé Provencher — Dessaulles — LeMoine — Fiset — Legendre — Buies — Decelles — DeGruise — Royal — Provencher — Mme Leproux — Dansereau — Tassé, etc.

G. DE BOUCHERVILLE.

Nuda veritas.

Quand vous allez à Québec, il vous arrive quelquefois, sans doute, pour peu surtout que vous soyez membre du Parlement provincial, de passer, en longeant les remparts, par un endroit que les habitants de la vieille cité guerrière appellent "la grande batterie." Alors, si vous descendez, en tournant le dos à la mesquine enceinte parlementaire, la ruelle étroite et tortueuse qui serpente à côté de l'antique muraille, votre œil se promène ébloui sur le majestueux horizon qui domine fièrement les lourds canons de fonte dormant allongés au-dessus du rempart. Votre regard, tant qu'il peut aller, glisse sur les flots sombres du grand fleuve, caresse les vertes collines de la côte Beauport, puis finit par errer sur la cime ondulante et

bleuâtre des Laurentides dont les pics les plus élevés se dressent, au loin, dans un manteau de gaze vaporeuse arrachée aux nuages errants dans le ciel.

Mais autant il est grandiose, immense, cet horizon où le regard se perd avec délices, autant le trottoir, foulé par vos pas distraits, est étroit et serré contre le mur qui marque la limite des jardins du Séminaire. Aussi êtes-vous bientôt tiré de votre contemplation extatique par le bruit des pas d'un monsieur qui vient à votre rencontre. Comme vous allez lui faire place, vous regardez machinalement le passant. Puis, soudain, fleuve aux grandes eaux, collines verdoyantes et montagnes bleues, sont oubliés et vous contemplez curieusement, à la dérobée, celui dont la présence vous a tiré de votre rêverie.

Un vrai type. Cinquante-cinq ans. Grand, maigre. Teint bilieux. Figure osseuse, barbe grisonnante, bouche fine, nez accentué, grand front méditatif, yeux bruns, profonds et tellement absorbés, qu'à leur regard en dedans on les croirait séparés du monde extérieur par le verre des lunettes qu'ils interposent entre eux et les vains objets de la vie matérielle.

Connaissez-vous cet homme, c'est à peine s'il vous salue en murmurant quelques mots qui ne vous sont certainement pas destinés; car il se parlait à lui-même quand vous l'avez rencontré. Lui êtes-vous étranger; oh! alors, il ne perçoit en vous qu'un obstacle et ne se range qu'instinctivement pour ne point s'y heurter.

— Assurément, me direz-vous, c'est soit un poète, un philosophe ou un inventeur.

En effet, et plus même: car ces qualités différentes il les réunit toutes trois.

Poète, écrivain, il est l'auteur de ce roman fortement conçu que tous, enfants, vieillards, hommes graves et frivoles, dévotés et coquettes se rappellent avoir lu.

Qui ne connaît *Une de perdue* de *l'oubliées*?

Qui ne se souvient de la sensation produite par ce récit ingénieux, large et sombre, lorsqu'il parut, d'abord en partie, je crois, dans l'ancien *Album de la Minerve*, et plus tard, en entier, dans la *Revue Canadienne* d'aujourd'hui.

Pour ma part, je sens encore un frisson de terreur en relisant la scène du serpent.

Pierre de St. Luc, victime d'un guet-apens que lui a tendu le docteur Rivard, qui veut faire disparaître le jeune homme pour s'emparer de sa fortune, tombe au pouvoir de la mère Coco-Létard et de ses deux fils, tous les trois gens de sac et de corde. Il est amené blessé et sans connaissance dans la bouge de la mère Létard, où il est descendu dans la cave, "attaché sur un lit de planches, dépouillé de ses vêtements, et baignant dans son sang."

Pluchon, complice du docteur, apporte à l'habitation des Létard une dame-jeanne qui contient un serpent à sonnettes, vivant, et dont la morsure est mortelle. Le bandit ouvre la trappe de la cave et lance avec force la dame-jeanne qui se brise en éclats au fond du cachot.

C'est la nuit. Au dehors rugit la tempête: le tonnerre et les éclairs sont déchaînés dans le ciel.

"Pierre de St. Luc s'était réveillé en sursaut, au bruit que fit la dame-jeanne en se brisant sur le plancher. Il entendit la trappe se fermer et crut distinguer, à la lueur de l'éclair qui avait illuminé le cachot, un reptile qui s'agitait au milieu des débris et des morceaux de verre brisé... Les sifflements aigus du reptile ne laissent plus de doute à Pierre de St. Luc que ses geoliers voulaient le faire mourir sous les morsures mortelles du serpent qu'ils venaient de jeter dans son cachot. Les éclairs qui commençaient à se succéder avec rapidité, lui firent voir un énorme serpent à sonnettes, replié en spirales sur lui-même, la tête élevée, les yeux jetant des flammes et se balançant comme pour s'élançer..."

... "Après quelque temps, le reptile lâcha un sifflement aigu, agita violemment ses sonnettes et se coucha le long du plancher, à l'endroit où il touche au mur. La direction que prit le serpent était opposée à celle dans laquelle se trouvait le lit de Pierre; il put le suivre à l'espèce de bruissement que faisait le serpent en coulant sur le plancher, quoiqu'il avançât lentement et sans agiter ses sonnettes."

"Pierre retenait son haleine pour mieux entendre, car sa tête, retenue par une courroie sur un morceau de bois au lieu d'oreiller, ne pouvait se tourner; il était dans de cruelles angoisses; quoiqu'il ne put plus voir le serpent, il sentit qu'il approchait de son lit, une sueur froide coula de son front; bientôt il sentit le drap se soulever sur ses pieds, un corps froid glissait sur son corps nu... Toutes ses chairs frissonnèrent à ce contact... Le long de ses jambes il sentait se glisser le reptile qui se trouvait attiré par la chaleur... Bientôt il vit la tête du serpent dépasser le drap qui était replié sur sa poitrine... Il sentait son haleine sur son visage... Pierre eut la force et la présence d'esprit de rester immobile, réprimant, autant que possible, jusqu'aux battements de ses artères. Peu à peu le reptile ramassa ses anneaux et se roula en spirales sur la poitrine de Pierre; celui-ci, qui avait fermé les yeux, les sentit s'ouvrir malgré lui par un effet spasmodique des nerfs, et ils s'attachèrent sur ceux du reptile qui brillaient comme deux charbons ardents; il vit sa tête immobile, sa gueule entrouverte et montrant ses longues dents si fines qui tuent avec tant de promptitude ceux qu'elles mordent. Attiré par une puissance magnétique, Pierre ne pouvait fermer les yeux, ni les détacher de ceux du serpent. Il éprouva d'indicibles sensations, il sentait ses forces l'abandonner, son sang ne circulait plus dans ses veines, le vertige commençait à s'emparer de son cerveau... Il lui semblait voir les yeux du serpent grandir démesurément... peu à peu ses paupières se fermèrent et tout son corps tressaillit convulsivement... Le serpent fit entendre un sifflement... Pierre avait perdu connaissance."

Cette scène vraiment dramatique nous rappelle — outre dans les Incas de Marmontel, cette caverne peuplée de serpents et dans laquelle Alonzo se réfugia par un soir d'orage — certain chapitre des *Mystères de Paris*, où l'on voit l'impossible héros d'Eugène Sue, enfermé prisonnier dans une cave submergée par l'eau qui monte toujours, menaçante, terrible, inévitable, tandis qu'une bande de rats terrifiés se précipitent sur le malheureux qui, garrotté, ne peut que frémir de dégoût sous ces milliers de pattes grouillantes. Mais la scène du cachot, telle que décrite par M. de Boucherville, est infiniment supérieure à celle des *Mystères de Paris*, ouvrage si à la mode il y a vingt ans, et maintenant oublié. Oui, la crainte, l'effroi, l'horripilation que les deux écrivains ont voulu développer en leurs lecteurs, par ces deux tableaux, atteignent une densité plus grande chez l'auteur canadien que chez le célèbre romancier français.

Malheureusement, à part les nombreuses négligences de style et de langage, un très-grand défaut dépare l'œuvre de M. de Boucherville. L'intérêt, si bien ménagé, si bien soutenu au commencement, loin d'aller croissant jusqu'à la fin, commence à languir dans la seconde partie et se traîne péniblement jus-

qu'à la fin. On dirait, dès que son héros a quitté ce pays aimé du soleil et nommé Louisiane, pour venir en Canada, que la verve de l'auteur s'est glacée au terrible vent de nos hivers.

Quelle raison donner de ce brusque changement dans le même ouvrage?

Serait-ce que l'auteur écrivit la première partie du roman dans toute l'exubérance de sa verve de jeune homme, tandis que la seconde fut terminée seulement vingt années plus tard, alors que ses illusions d'or avait fait place à ce froid réalisme qui, n'ayant plus la force de créer, ne sait que pleurer sur sa présente impuissance et regrette les beaux rêves de jeunesse à jamais envolés?

Nous croyons plutôt que ce défaut était incontrôlable, vu le caractère de l'auteur. N'avons-nous pas dit, en effet, qu'il est à la fois poète, inventeur et philosophe. Eh! voilà! N'aurait-il eu que la seule qualité de romancier et i conduisait à bonne fin son ouvrage. Mais les deux autres hommes qui sont en lui ont paralysé le premier en voulant agir différemment chacun de son côté.

Ce matin, M. de Boucherville est poète. Le premier rayon de soleil qui s'est furtivement glissé dans sa chambre à coucher, était si gai, les eaux du vaste fleuve si calmes et grandioses lorsque l'auteur a fait sa promenade matinale vers certain bastion du rempart, si verdoyante était la vallée du Saint-Charles, la brise printanière avait de si doux parfums en venant caresser son front, que le poète enthousiasmé ne pense qu'à célébrer; dans quelque œuvre nouvelle, ces beautés de la nature auxquelles il est si sensible.

Il gagne son bureau en scandant sa pensée au bruit de ses pas. Arrivé dans son cabinet de travail, au Conseil Législatif, il trouve sur sa table le journal du matin. Il l'ouvre et le parcourt, d'un œil d'abord distrait, puis, de plus en plus attentif: — Tiens, murmure-t-il, quelqu'un aurait trouvé le mouvement perpétuel! Hum! Il me semble que je ne suis pas bien loin, moi, de l'avoir découvert...

Peu à peu, le journal lui glisse des mains. Lui ne s'en aperçoit pas; car son œil profondément rêveur, n'a plus que ce regard en dedans que nous lui connaissons.

Probablement, toutefois, que son procédé du mouvement perpétuel est incomplet, car il secoue sa rêverie et porte ses regards sur une table encombrée de papiers et d'une pyramide de dictionnaires de toutes les langues connues.

— Bah! se dit-il, et j'oubliais mon travail sur une langue universelle. Allons! allons! à l'ouvrage. Je n'ai pas fait grand'chose, hier. C'est ce diable de Faucher qui m'a fait perdre tout mon temps. Il a engagé la conversation sur la similitude entre les caractères astèques et les hiéroglyphes égyptiennes, ce qui nous a entraînés dans une interminable discussion sur la physionomie à peu près identique des téocallis du Mexique et des vieux monuments égyptiens. Vite à l'œuvre, ou je n'aurai pas terminé la lettre A avant dix-huit mois.

Malheur à vous si vous intervenez alors, car il vous faudra certainement avaler, durant une heure, plus de racines... de mots qu'il ne fallut autrefois de tubercules pour nourrir tous les solitaires de la Thébaidé.

Après avoir ainsi marié, pendant plusieurs heures, les syllabes les plus étranges et les plus étonnées de se rencontrer ensemble, un ambeau de nom français avec une bribe de substantif grec, une douce syllabe italienne avec quatre ou cinq rétives consonnes allemandes, il sent le besoin de reprendre des forces pour continuer sa gigantesque entreprise.

Mais en retournant à son logis, il fait rencontre d'une connaissance. On parle d'abord du chemin de fer du Nord, partant de M. Cauchon, puis des programistes, des prêtres du comté de Champlain et de religion. Peu à peu on cause prédictions, prophéties, miracles, et notre héros se lance à corps perdu dans une dissertation interminable sur les prétendus miracles des brachmanes, les supercheries de Mahomet et les fureurs extatiques des jongleurs indiens.

Sa pensée prend dès lors un autre cours, et le dictionnaire de la langue universelle est renvoyé aux calendes grecques.

Aussi, ce soir, s'endormira-t-il en rêvant à la dixième et dernière incarnation de Vichnou.

C'est ainsi que ce savant infatigable, étudie, cherche ou invente continuellement. Trouvera-t-il jamais quelque chose?

Après-cela, comment voulez-vous que les œuvres de M. de Boucherville ne se ressentent pas des soubresauts d'un caractère aussi étrange. Un dernier trait de la mobilité des idées et des projets de l'auteur de *Une de perdue*.

Un jour, il demeurait alors à Boucherville, il annonce à sa femme qu'il part pour Montréal et que son absence sera de très courte durée.

Huit jours, deux semaines, trois mois s'écoulent, et Madame n'a pas de nouvelles de Monsieur.

Grand émoi dans la famille. Où est-il? qu'est-il devenu? Est-il vivant ou mort?

L'anxiété de tous est à son comble, quand, cinq mois après son départ, on reçoit une lettre de l'absent.

Où l'ouvre. Elle est datée de Rio-Janeiro.

Il avait soudain pris fantaisie à notre héros d'aller, sans en prévenir personne, faire un petit tour de santé... au Brésil.

PLACIDE LÉPINE.

ARGENTEUIL, ce 10 février 1872.

LOUIS VEUILLOT.

Un écrivain de talent, qui ne partage pas toutes les convictions de l'illustre polémiste et du grand chrétien, en fait le portrait suivant, que nos lecteurs devront parcourir avec un vif intérêt:

"Il est un homme d'assez haute taille, de corpulence moyenne, à la robuste carrure, aux larges épaules, aux bras musculeux, à la tête massive, couronnée d'une chevelure épaisse, négligée, que l'âge et le travail éclaircissent avec peine et argentent peu à peu.

"Si vous le regardez, il échappe à l'attention, que rien n'attire au premier abord, dans cette allure commune, dans cet air placide, dans cette physionomie sans autre caractère superficiel que les méplats saillants des joues et les empâtements rubiconds du menton.

"Mais sans vous laisser rebuter par cet abord bourgeois, rude, presque vulgaire, arrêtez-vous à contempler le modèle, et engagez, s'il se peut, avec lui la conversation.

"A cet homme qui semble venir du Marais, et n'être capable de honnêtes mais étroites préoccupations d'affaires, parlez de l'incident du moment, de l'homme du jour, de l'Empire et de guerre, du siège de Paris et du général Trochu, de la Commune et de M. Hugo, de la République et de M. Thiers, du congrès